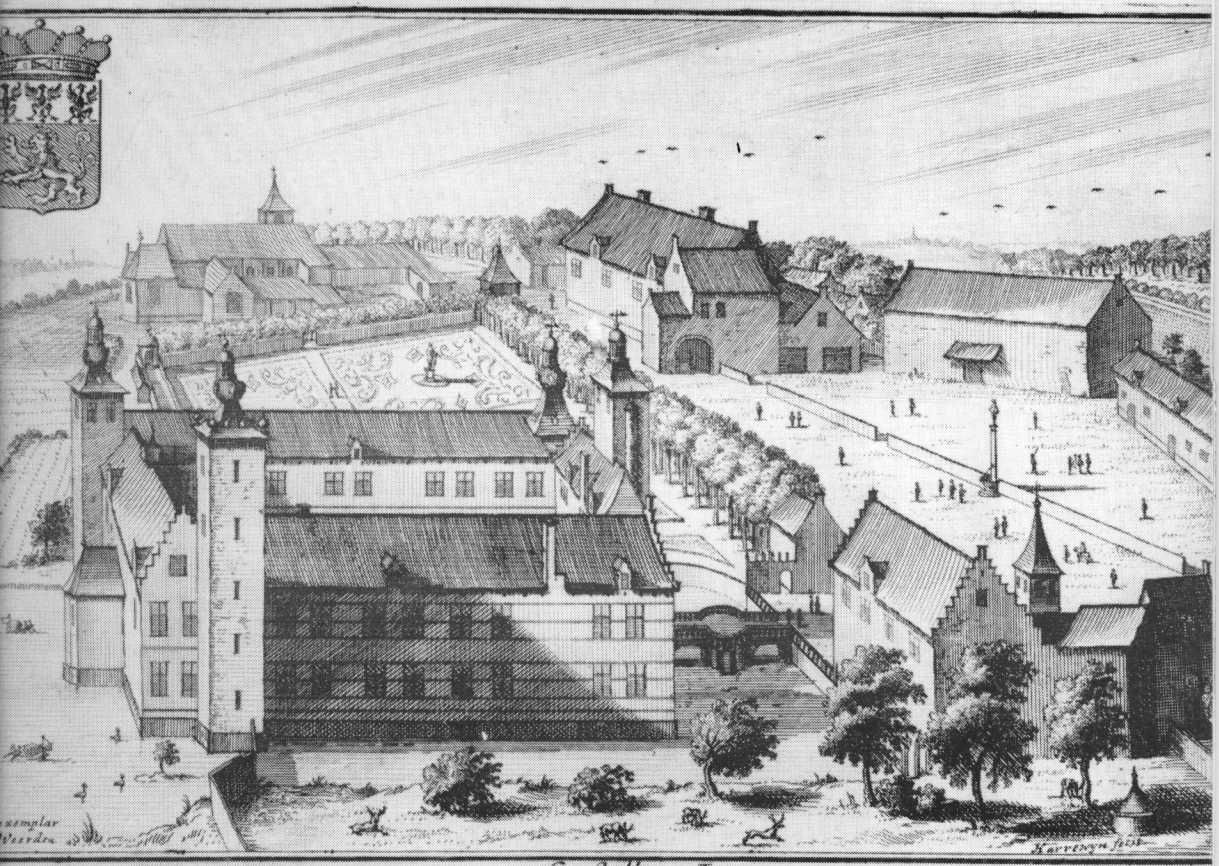
ENTRE SENNE ET SOIGNES

Bureau de dépôt :
1460 ITTRE

LXV-1990
22e année

Trimestriel
2e trim. 1990

DESCRIPT. CASTELLOR. COENOBIORUMQ. AGRI BRUXEI



Castellum Ittere

Præfecturæ *Nivellensis* Dominium cum castello, in Baronatum erectum à Philippo
arii anno 1652. in gratiam Florentii *de Rifflart* S. R. I. Baronis, *Ittræ* Domini.

7. LE CINEMA INCONTOURNABLE

Durant la guerre 1914-1918, la salle des fêtes de Fauquez héberge la « Soupe scolaire ». S'y affairent Ernest Bar et son épouse, Simone Ledecq, Joséphine Ramu, Juliette Dumortier...

A la fin des hostilités (11 novembre 1918), grande explosion de joie, on décore artistement la salle qui doit accueillir la première soirée dansante organisée par le Cercle Philanthropique des Verreries : le **Bal de la Victoire !** Mais la bière qui coule à flots a tôt fait d'engendrer le désordre, la licence et des lazzis de plus en plus irrévérencieux. Les organisateurs atterrés doutent du bien-fondé de leur mission éducative, les Sœurs de l'école se rebiffent et le Patron, malheureux inspirateur de cette bacchanale :

« Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus ! »

Effectivement, il n'y eut plus jamais de bal aux Verreries de Fauquez. Le cinéma resta donc le seul exutoire à la liesse populaire. On dansera quand même à la viole le jour de la kermesse de septembre mais hors du périmètre industriel et sur initiative privée. René Goosens *(èl Gris)* en était l'organisateur dans les années 30 (face à l'actuel marchand de souliers; au-delà de la Cité Sainte-Ludgarde).

Mais pour que tout le monde puisse trouver place assise au cinéma, il était indispensable d'agrandir la salle. On ne touche pas au toit. Les murs extérieurs sont tout simplement reculés et couronnés d'une balustrade à l'italienne afin de dissimuler le raccord peu esthétique avec le vieux toit devenu tout à coup trop petit comme *« ènn' pètit' barette su' n' trop gross' tiesse ! »*.

En 1920, Arthur Brancart, maître incontesté de l'usine, crée une **« Caisse de Secours »** gérée par le personnel et venant en aide aux ouvriers et employés dans le besoin (maladie, accident, vieillesse...). Cette caisse est alimentée par l'**Usine** et par le **Cinéma** (collectes d'abord, billets d'entrée ensuite).

Celui-ci devient donc par la force des choses :
— Le centre des délassements collectifs et
— Le très précieux soutien de la « Caisse de Secours ».

Il le restera jusqu'à la fin.

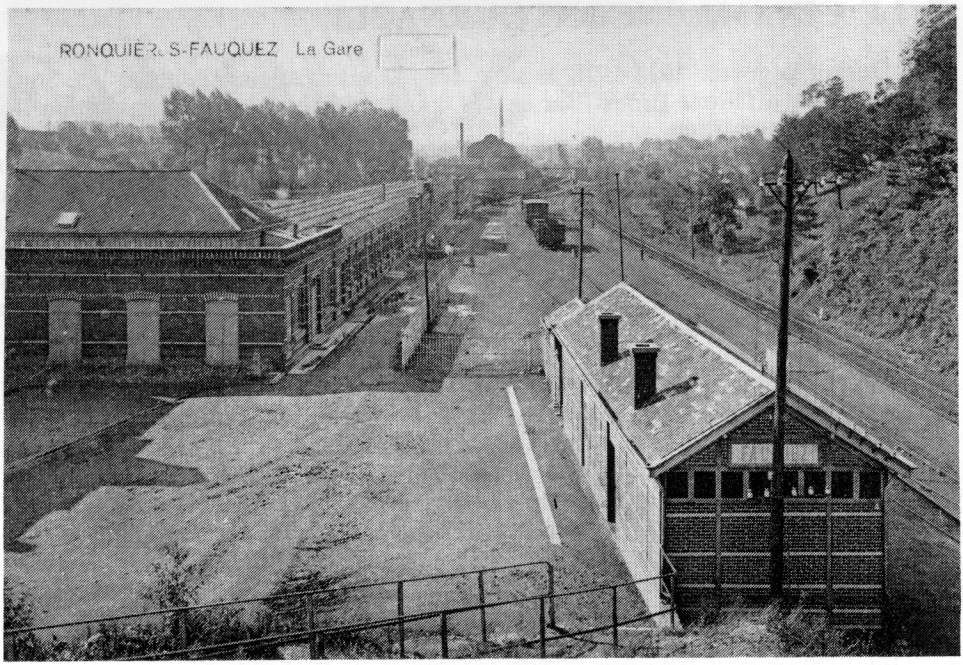
8. PREMIER RENDEZ-VOUS.... manqué !

Laissons la parole au passionné de cinéma (Le Mordu) dont il a déjà été question dans le n° LIV-1986 page 25 de notre revue.

« C'était en 1923, j'allais avoir 4 ans et je m'en souviens comme si c'était hier... ou alors on me l'a raconté tant de fois que je crois m'en souvenir. Ce dimanche-là, après-midi, mes deux grandes sœurs n'ont pas ouvert leur boîte à broder, ni calqué de ces longs modèles de « chemin de table » ou de « dessus de cheminée » qui meublaient leurs loisirs hivernaux.

Elles ne faisaient que rire et se confier des secrets à l'oreille... pour me faire rager car elles disaient que j'étais plus curieux qu'un *« djon'ne dè gate »* (chevrette). Mais je savais bien ce qui allait se passer. On allait tous tantôt au **Cinéma de Fauquez.** Maman m'avait lu (et relu) le papier d'invitation :

« Dimanche 21 janvier 1923, à 5 h du soir
en la salle privée des Verreries de Fauquez,
séance cinématographique exclusivement réservée
au personnel de l'usine et aux membres de
leur famille. Entrée gratuite.



La première salle de fêtes agrandie, à gauche, avec à l'avant-plan la gare de Fauquez. Une balustrade à l'italienne terminant les nouveaux murs cache l'ancien toit devenu trop petit. Vers 1925.

> Pendant le spectacle, une collecte sera faite au profit de la « Caisse de Secours » des ouvriers de l'usine ».

Et justement pour nous, ça tombait bien ! Père venait d'être embauché à la gobeleterie. A 46 ans, il n'avait encore jamais travaillé en usine. Mais la brasserie artisanale locale qui l'employait avait fermé ses portes comme beaucoup d'autres d'ailleurs. Désormais, il ne conduirait plus la haute charrette de brasserie et ses chevaux ne piétineraient plus en rond les gerbes d'orge étendues sur l'aire de dépiquage.

Plus de « fourquet » pour touiller dans le brassin, ni de « tinet » sur l'épaule pour transporter, à deux, les tonneaux et les faire rouler dans les caves ! Adieu sacoche à sous, carnet de commandes, képi de velours meunier et petites *« dringueilles »* (drinkgeld) ! La bouteille de bière de table à bouchon mécanique était en train de supplanter le tonnelet familial et le plaisir d'aller à la cave remplir un grand pot de bière mousseuse et fraîche. Il en avait gros sur le cœur !

Mais aujourd'hui, il roulait sa moustache, tout fier de pouvoir nous conduire dans un **« Cinéma Privé et exclusivement réservé... ».** Des gens quand même *« bî comm'i faut »* ces patrons de Fauquez !

On partit longtemps avant l'heure pour avoir de belles places. Vingt minutes de marche le long du canal, bien emmitoufflés et sans se presser, avec deux grandes mains qui vous tirent, c'est épatant ! Parfois elles vous soulèvent comme une plume et vous font faire des pas de géant. Ou encore, bras levés, elles vous balancent d'avant en arrière comme une barquette de balançoire à la ducasse. Au cri

de « Eh hop ! » c'est un cumulet en arrière. Et quand quatre mains se croisent pour vous offrir un siège basculant, tout le monde chante en cadence :

A cu-cu payel-le !
Tout au long du ciel-le !

Arrivés à la cantine de l'usine, au pied du pont, on bifurque vers la gare de Fauquez. Le cinéma occupe l'extrémité du plateau : petite salle de plain-pied - parquet de planches - et bien chauffée. Sur le mur du fond, l'écran tout blanc, bordé de noir. En dessous, le ou la pianiste de service. Du programme, je ne m'en souviens plus mais on l'a retrouvé dans la presse régionale de l'époque :

1. Georges Bebans dans « Cœur des Hommes » en 5 parties.
2. « La vraie amour » en une partie (sûrement un comique).
3. Huguette Duflos (de la Comédie Française) dans « Madeleine » en 3 parties.

Le spectacle, surtout le dernier film, n'a pas dû tellement me passionner car lorsque la séance prit fin, je dormais profondément sur les genoux maternels... Et pour ne pas me réveiller, mon père me ramena somnolant **sur son dos !**

9. LE CINEMA DES FAMILLES

Jusqu'en 1927, le cinéma de Fauquez s'organise et tend vers sa forme définitive. Dans la cabine de projection, qui s'insère au-dessus de la porte d'entrée entre le toit et la balustrade, deux fils du Patron, Yvon et Gilbert, les opérateurs. Pour la salle : Fernand Binot, Oswald Delmotte (puis Raoul) et Augustin Courtecuisse...

A la séance du dimanche (5 h) s'en ajoute une autre le samedi, un peu plus tardive mais n'empiétant jamais sur la nuit de sommeil. En outre, il n'y a spectacle qu'un dimanche sur deux afin de ne pas perturber la vie de famille. Et seulement, du début octobre à la fin mars pour laisser la bonne saison aux promenades, aux sports et aux voyages collectifs. En tout, 13 week-ends par an ! Aucun danger que le cinéma ne devienne trop envahissant ! Il y avait du Jean-Jacques Rousseau chez le Vieux Brancart.

Les programmes comprennent habituellement :

— Les actualités, 15 '.
— Un documentaire, 15 '.
— Un grand film, 1 h 1/2 à 2 h.
— Un comique en deux parties, ± 25 ' (par ex. : avec Charlie Chaplin).

Grâce au comique terminal, on sort de la salle toujours joyeux et plein d'allant pour entamer une semaine nouvelle.

En ce qui concerne le choix et la qualité des films, écoutons ce qu'en dit Monsieur Brancart lui-même dans une brochure destinée à « Son Excellence M. le Ministre de l'Industrie, du Travail et de la Prévoyance Sociale » vers 1930 :

> « Les spectacles du cinéma comportent toujours une partie instructive et documentaire, les films sont choisis de préférence parmi les pièces historiques et toujours d'une haute portée morale ».
> Voyons ce qu'en pense notre **« Mordu » :**
> « A Fauquez ? Rien que des films pour
> tout public avec des **Bons** toujours
> récompensés et des **Méchants,**
> toujours punis.
> — Et de l'Amour, y en a, grand-père ?
> — Bien sûr ! Mais il tourne toujours

mal... à moins, bien entendu,
qu'il ne soit maternel, fraternel,
filial, conjugal... ou pour
le « bon motif » ! »

10. LES NOUVEAUX TEMPLES DE L'ERE INDUSTRIELLE

1. A LA PERIPHERIE

Dans les années 20, des salles de cinéma muet s'installent et font recette. La qualité des films s'améliore ainsi que le confort offert au public. Et comme le niveau de vie s'élève, le nombre de spectateurs grandit, entraînant la multiplication des séances hebdomadaires : samedi soir, dimanche matinée et soirée, lundi et jeudi soir parfois, avec changement de programme. On va au cinéma chaque semaine avec la même régularité qu'un futur communiant va à la messe et aux vêpres du dimanche. Le film importe peu.

Ces nouveaux temples s'appellent ou s'appelleront :

- **A Nivelles :**
  - — Le Phare, au bas de la rue de Namur.
  - — Le Tinctoris, rue Bléval (Tinctoris, compositeur célèbre mort à Nivelles en 1511. Il y avait sa statue).
- **A Tubize :**
  - — L'Arbre Vert, rue de Mons.
  - — La « Boule d'Or », Grand'Place.
- **A Ecaussinnes :**
  - — Le Royal, Place Cousin.
  - — Le Palace, au coin de la rue d'Henripont.
- **A Braine-le-Comte :**
  - — Le « Royal Cinéma » qui se dote, en 1924, d'une « salle rénovée et splendide : éclairage féerique, chauffage idéal, œuvre des architectes J. Charbonnel et A. Braës ».

Les titres des films projetés à cette époque ne vous sont pas inconnus : Aventures de Vidocq, Comte de Monte Cristo, Trois Mousquetaires, Porteuse de Pain, Charlot dans les tranchées etc...

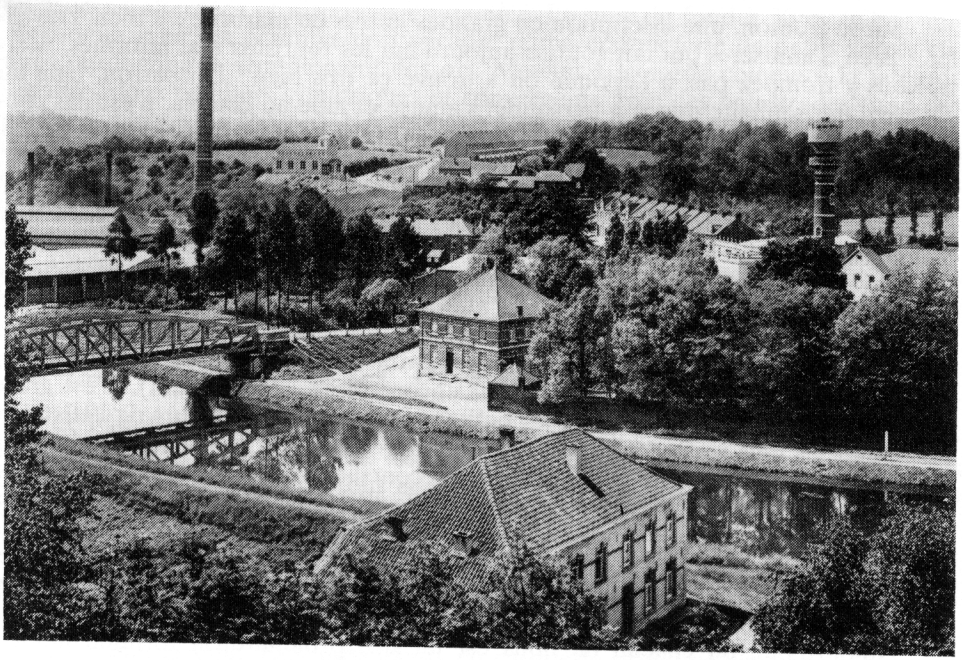
A croire que les vieilles recettes sont toujours les meilleures !

2. A FAUQUEZ

Arthur Brancart propose d'utiliser sa salle de fête pour y concentrer différents bureaux dispersés. La construction d'une nouvelle salle s'impose donc. (Peut-être était-ce là son objectif inavoué ?). Et il la veut plus vaste, plus belle, à la mesure de la renommée de son usine qui vient de se voir décerner un **Grand Prix à l'Exposition des Arts Décoratifs de Paris (1925).**

Ce nouveau bâtiment, dont les travaux durèrent d'août 1926 à fin 1927, servit de vitrine publicitaire géante à la **Marbrite de Fauquez.** Tout l'art de joindre l'utile à l'agréable !

Et voilà pourquoi Fauquez eut son beau **Cinéma** avant même d'avoir sa surprenante **Eglise.**



Le panorama de Fauquez vers 1930. Derrière la cantine de l'usine, à droite du pont, la nouvelle salle vient d'être construite il y a 3 ans.

N.B. : Marbrite : verre opaque, coloré, d'apparence vaguement marmoréenne, utilisé surtout comme revêtement.

11. BIEN TRAVAILLER - BIEN S'AMUSER

Venant d'Ittre, vous traversez le Pont de Fauquez et le premier bâtiment - en bien mauvais état - qui se présente à votre gauche est la **Nouvelle Salle de Fête.** Entendez **« Le Cinéma »** car c'est une salle sans fenêtre et à gradins. A première vue, pas très indiquée pour les répétitions de musique, la distribution scolaire des prix, la remise des médailles du travail et les « jeux calmes du personnel » ! « Les troglodytes de l'ère moderne s'éclairent à l'électricité ! » ironisaient alors les détracteurs des salles obscures.

La façade basse, toute en largeur (14 m), est un vrai décor de théâtre et trahit une « âme d'artiste »... très académique !

Deux joueurs de flûte en béton séparent les trois grandes portes à double battant. Tout en haut sur une balustrade où reposent des vasques à l'antique, deux « allégories » s'adonnent, croit-on, au chant ou à la déclamation. « Travailler dans la beauté » est le premier principe de base du Patron. Un peu de frivolité mythologique pour rompre la grisaille de l'environnement industriel n'est point pour lui déplaire. Que les sculptures soient en béton et la toiture d'éternit ondulé, quelle importance ? Au cinéma, tout n'est qu'illusion ! Même les personnages qui évoluent sur l'écran ne sont en réalité qu'une suite d'images fixes sur la pellicule et la « persistance rétinienne » fait le reste ! Alors... !

Sur le fronton, une inscription en grandes lettres de marbrite : « Bien Travailler - Bien S'amuser » qui fait sourire aujourd'hui les touristes mal informés. Mais ne vous y trompez pas, à l'époque on a trouvé ça très bien ! Un patron, fana du 7ème Art, qui souhaite que son personnel s'amuse et aille au cinéma, n'est pas chose courante. Et il était là, **Lui,** à chaque séance, valorisant le spectacle par sa présence assidue.

Quant à la formule elle-même, elle est ramassée, facile à comprendre et toujours vraie même si on intervertit l'ordre des « facteurs » : « Bien Travailler - Bien S'amuser » ou « Bien S'amuser - Bien Travailler ». Pour le prolétaire (qui vit de son travail), l'un et l'autre sont une **Evidence.** Cela fait partie du grand cycle de sa vie où **Travail** et **Amusement** sont alternativement adjuvants l'un de l'autre. Une réaction en chaîne parfaite : il faut bien travailler pour pouvoir s'amuser après; et si l'on s'est bien amusé, on reprendra le travail avec plus de courage; ce qui permettra ensuite de mieux s'amuser encore et de... (ad libitum). C'est grâce à cette recette toute simple que « les petites gens » ont pu, au cours de l'**Histoire,** surmonter les plus rudes épreuves. « Les peuples asservis sont les peuples les plus gais... Ils ont leur philosophie à eux qui les réconcilie avec la vie », avait déjà constaté au siècle dernier, Yvan Vasov, chantre de l'Indépendance bulgare face à la domination turque (Le Joug).

Et on en savait gré, au « Vieux », d'avoir pensé à cela. « Ayant vécu intimement la vie du travailleur (allusion à sa jeunesse laborieuse), il en comprenait les besoins, les aspirations ».

Aujourd'hui, où chacun de nous est un peu prolétaire, la formule miracle fonctionne toujours à plein rendement. Il n'est qu'à voir les encombrements routiers, ferroviaires et aériens lors des départs en vacances ou en week-ends prolongés pour ne plus avoir envie de rire du slogan à saveur épicurienne, écrit en lettres de marbrite, sur le fronton du cinéma de Fauquez.

BIEN TRAVAILLER - BIEN S'AMUSER

... un truisme certes, mais capable de satisfaire à la fois le patronat et le prolétariat. Brancart avait fait mouche : insérer l'usine à rêve dans la vraie usine pour lui servir d'antidote.

12. LES MILLE ET UNE NUITS Film de Tourjanski 1921.

On descend dans la salle par la double porte de droite. Celle de gauche, sortie de secours, ne s'ouvre qu'à la fin de la séance pour évacuer rapidement le flot des sortants. Celle du milieu est condamnée. Elle dissimule la cabine de projection où officie Gilbert Brancart, celui à qui l'on pense quand on parle du cinéma. Il dispose alors de deux appareils synchronisés avec déclenchement automatique.

Dans l'entrée, pronaos de ce nouveau temple, un guichet pour la distribution des tickets. Murs tapissés de plaques de marbrite vert pâle (20 × 30) avec soubassement vert foncé. Symbole d'espérance ? Puis s'ouvre la **Porte Magique.** Et dans la douce chaleur du chauffage central apparaît à nos yeux émerveillés le sanctuaire de verre, grand œuvre de nos alchimistes, sorti en droite ligne de l'enfer des fours. Ouvriers, employés, cadres frémissent d'orgueil en voyant ainsi magnifier le fruit de leur travail !

Sur les murs, des plaques de marbrite rectangulaires en marbré bleu ou vert bleuté avec joints flammés d'or. Au plafond, de grandes plaques carrées blanches

ou saumon alternées et disposées en damier. Le mur du fond à 30 m, là-bas, impressionne avec son écran central encadré d'une marqueterie de petits verres colorés où domine le scintillement des ors. Menant à la scène comme à la table du sacrifice, deux escaliers symétriques et convergents avec des balustrades (une des petites faiblesses du Patron). Les soubassements faits de hautes et étroites plaques de marbrite dessinent des rayures verticales polychromes. Et pour qu'enfin tout cela vive, une lumière à giorno répandue par des lustres de verre, allant éveiller des reflets imprévisibles et mouvants au cœur même de la marbrite que nous appelons sans fausse honte « opale » !

Caverne d'Ali Baba rutilant de ses innombrables richesses ? Plutôt « Palais des Mille et Une Nuits » où les sultans ne sont que d'humbles spectateurs ?

13. DES CHIFFRES ET DES DATES

Le bâtiment est construit sur un terrain en pente se prêtant fort bien à l'aménagement des gradins. En haut, les loges réservées à la famille Brancart et à ses invités, ouvertes à la vue de tous et sans apparat. Simples murets avec coussinets de velours rembourrés pour y poser le bras. Celle du milieu, la plus large, accueille le Maître de céans.

A partir de là, dévalant jusqu'à l'orchestre, 22 marches, donc 23 rangées de 17 sièges à rabats. En tout, 391 places assises. Par la suite - sécurité exige - il n'y aura plus que 16 sièges afin de faciliter le passage dans les couloirs latéraux en pente comme la salle. Des surveillants en casquette brune veillent à l'ordre et au

Le cinéma de l'Arbre Vert à Tubize, l'un des nouveaux temples de l'ère industrielle. Photo d'avant 1920. (Collection Christian De Brabanter).





Arthur Brancart (1870-1934), patron des Verreries et fondateur du cinéma de Fauquez. Il suivait assidûment les séances du « Palais de Verre » qui enchanta tant de Fauquéziens et de cinéphiles des environs.

silence. On les choisit surtout parmi les contremaîtres et les brigadiers : Arthur Ramu, Lié Brancart, Elie Baguet, Léopold Fontaine (d'Huleu), Léopold Leemans...

Les enfants non accompagnés sont casés dans les travées du bas. La plupart sont de Fauquez même, les premières générations cinéphiles de nos vallées. Le reste provient des hameaux et des villages voisins. De bonnes relations s'établissent entre eux qui finiront parfois par des mariages...

1927 est une année fertile en événements. Le 21 mai, Charles **Lindbergh** (25 ans, USA) réalise sur son petit monoplan « Spirit of St Louis », la première liaison New-York - Paris sans escale : 6.000 km en 33 h 30; moyenne horaire : 179 km.

La même année sont présentés 2 films qui marqueront l'**Histoire du Cinéma Muet :**

— A Paris : Le « Napoléon » d'Abel Gance.

— A Bruxelles : Le « Ben Hur » de Fred Niblo avec Ramon Novaro.

Le **6 octobre 1927,** la Compagnie **Warner Bros (USA)** sort le **premier film parlant et chantant : « The Jazz Singer »** avec Al Jolson, un faux noir qui y chante « Mammy ». Par après, ce sera « Sonny Boy ».

Notre beau « Palais de Verre », unique en son genre - mais conçu (hélas !) pour le seul cinéma muet - est déjà condamné avant même d'avoir servi. Vanitas, vanitatum... ! Mais n'anticipons pas.

Dans la brochure destinée au Ministre, on lit : « Pendant l'hiver 1928-29, il y eut 15.567 entrées contrôlées au cinéma de Fauquez ». Cela donne 600 specta-

teurs à chacune des 26 séances annuelles (13 week-ends). Or, il n'y a dans la salle que 391 sièges. A-t-on chaque fois toléré 200 personnes debout ou assises dans les couloirs latéraux ? - Partout, on rajoute des chaises à gogo quand tous les sièges sont occupés ! Mais quand même... ! - On peut aussi avoir multiplié le nombre de séances, allongé la période d'hiver, installé des bancs à l'orchestre ? Mystère !... A moins que quelque philanthrope délicat n'ait acheté des séries de tickets, par sympathie, afin d'alimenter la « Caisse de Secours » et d'épater le Ministre ?

14. DE LA MUSIQUE AVANT TOUTE CHOSE P. Verlaine.

Le petit orchestre chargé de l'accompagnement musical est dirigé par Madame Eva, d'Ecaussinnes, professeur de piano d'Yvonne Brancart, fille d'Arthur. L'accompagnent : son mari, violoncelliste et un ami, violoniste.

« Quand ils se mettent à jouer, j'ai l'impression qu'ils sont au moins vingt. Et dans cette salle où tout semble possible, je me sens soudain comme emporté vers le paradis enchanté des Muses et des Anges Musiciens. J'étudiais alors le solfège auprès d'un chef de musique bénévole et comme la « Société » manquait de bugles, on m'en offrit un bien vite pour me ramener sur terre ».

Le Mordu.

Le vieux Brancart adorait les grands airs de la musique classique et légère : Ouvertures de Carmen, de Guillaume Tell..., ballets de Copélia, de Faust..., valses de Strauss, Waldteufel ou Lehar..., Csardas de Monti, Bummel - Petrus...

Le thème des films était communiqué à Madame le Chef afin qu'elle puisse y adapter son répertoire. C'était une professionnelle. Tout enfant, déjà, avant la guerre 14-18, elle tenait le piano au cinéma de son grand-père. Peu après, on la retrouve dans un orchestre de 12 musiciens au « Royal » de Braine-le-Comte et au « Kursaal » de Soignies.

A Fauquez, son piano est placé face à l'écran de sorte qu'elle puisse moduler son interprétation au vu des séquences projetées, ses comparses la suivant aveuglément.

Monsieur Brancart lui demanda un jour de glisser - pour lui faire plaisir - le « Barbier de Séville » de Rossini dans son répertoire. Entre Figaro et lui, beaucoup de ressemblance : vie agitée, aventureuse, grande habilité manuelle et manœuvrière.

Mais il savait aussi être grand seigneur en multipliant les cadeaux inattendus (en verre ou non) ainsi qu'en offrant le produit de ses chasses... qu'il expédiait même parfois par chemin de fer.

Aujourd'hui (1928), il est seul dans sa loge, l'œil fixe, l'esprit dans les nuages. On l'y amène, en fauteuil roulant. La maladie l'a frappé l'an dernier, en plein triomphe.

N.B. : D'ici peu quand il fera beau temps, on le verra souvent faire sa promenade de santé, en voiturette, du Pont de Fauquez au Pont de Ronquières, coupée d'une courte halte chez sa sœur, Madame Charles Locreille. C'était souvent Maurice Brancart, fils de Lié, qui l'accompagnait.



La nouvelle salle de cinéma construite en 1926-1927 avec sa formule choc, ancienne et nouvelle, toujours vraie même si on l'inverse : « Bien Travailler - Bien S'amuser ».

15. A NOUS LA LIBERTE ! Film de René Clair.

« Du moment où on apprend à jouer d'un instrument de musique, on n'est plus tout à fait un enfant et les parents vous laissent aller seul au cinéma avec des camarades. Pour nous voir passer, un cheval curieux avance la tête au-dessus de la clôture. Que c'est triste d'être cheval et de pas pouvoir aller au cinéma ! A la hauteur de la Villa des Eaux, on s'arrête à regarder le petit Arthur, fils d'Yvon, seul dans son grand parc. Aujourd'hui il essaie d'enfourcher son gros saint-bernard que nous imaginons, avec un petit tonnelet d'alcool pendu à son cou, parcourant les Alpes neigeuses à la recherche de quelque voyageur égaré. Par après, on le verra piloter dans les méandres des allées, sa voiture de course miniature qui marche à l'électricité comme une grande. Son père et le chauffeur, deux mordus de la mécanique, la lui ont bricolée. C'est pas mal du tout... même très bien... mais le cinéma, c'est mieux ! Courons-y vite ! ».

Le Mordu.

Entre 1927 et 1930, les films projetés sont surtout européens et distribués par la « Luna Film ». Ils sont parfois si longs qu'ils s'étendent sur deux séances (à 15 jours d'intervalle).

Entretemps, ils alimentent les conversations des initiés. Les enfants talonnent leur mère de la cave jusqu'au grenier pour lui conter l'histoire :

— *Et alors... et alooors...*
— *Et alors quoi ? Souyette !*

A l'école du village, ils inspirent les jeux.

Grande perplexité du maître qui, au spectacle de tant de violence feinte et d'armes fictives, ne sait plus s'il doit sévir ou fermer les yeux !

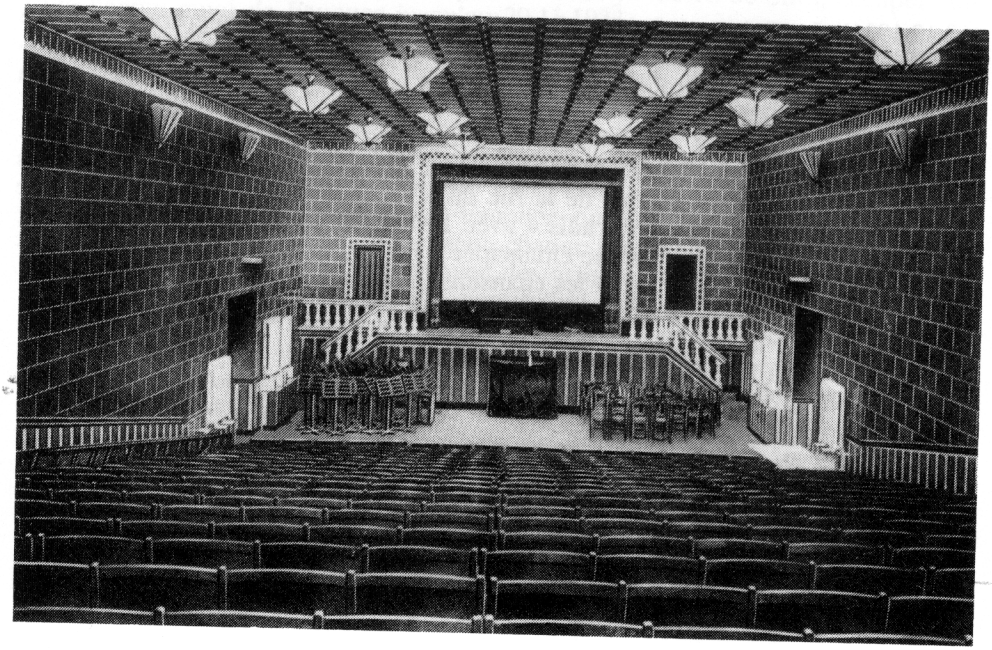
On se rappelle toujours avec plaisir :

— Les Aventures de Bibi la Purée : surnom d'un ancien secrétaire de Verlaine, célèbre au Quartier Latin et qui a laissé des mémoires étonnantes.
— Judith et Holopherne : récit biblique.
— Garibaldi et ses Chemises Rouges, indépendantistes italiens.
— Sans Famille (2 séances) qui aura un remake parlant en 1934.
— L'Assassinat du Courrier de Lyon (2 séances), de Léon Poirier, qui m'impressionna au point que trois ans après, apercevant le livre (Edition Tallandier) au kiosque de la Gare de Braine-le-Comte, je ne pus résister à l'envie de l'acheter... mais seulement après plusieurs journées de pénibles cogitations durant lesquelles j'avais toujours peur qu'on vienne me le souffler (3, 5 f).

16. LE « PARLANT » A LA PERIPHERIE

En 1932, la plupart des salles périphériques sont déjà converties au « parlant » : le Royal Cinéma à Braine, le Phare à Nivelles. L'Arbre Vert tubizien, transformé et rajeuni, se fait appeler « Modern », histoire d'être dans le vent

L'intérieur de la nouvelle salle. Un palais de marbrite en marbré bleu, saumon, blanc et vert foncé. Joints flammés d'or, carrés disposés en damier, lustres de verre éclairant le tout d'une lumière rutilante, une salle féerique à la gloire du 7ème Art.





La Villa des Eaux, nouvellement transformée, résidence d'Yvon Brancart, directeur du Département Marbrite. On distingue bien les méandres du parc, terrain de jeu du jeune Arthur, fils d'Yvon. Vers 1930.

(13.12.1931). Le Palace écaussinnois parle au début 1932, il émigrera à la Place Cousin (quartier de la Gare) où il prendra successivement le nom de Modern Palace puis de « Modern » tout court en 1951. Le « Royal » écaussinnois ne fera sa mutation qu'en 1936.

« C'est à Braine-le-Comte, au Royal, que j'ai vu mon premier film parlant (et mon premier « dessin animé »). J'avais 12 ans et chaperonnais une de mes sœurs invitée par une amie de la rue du Marouset. On y alla à bicyclette. Le titre ? **« Le Chemin du Paradis »** avec Henri Garat (l'idole de l'époque) et Liliane Harvey (jeune femme émancipée). L'avertisseur musical de leur voiture de sport (do, la, fa, la) et les chansons qu'ils interprétaient me trottent encore dans la tête :

Une marche d'abord,

Avoir un bon copain
Voilà c'qu'y a d'meilleur au mon-on-on-de !

et puis un fox-trot,

Tout est permis quand on rêve...
... et le mien finit dans un baiser !

Qui ne les a pas fredonnées ou sifflées !
Les hommes sifflaient beaucoup en ce temps-là,
une de leurs prérogatives ! ».

Le Mordu.

Le « Chemin du Paradis » était un film U.F.A. (Universum Film Aktien Gesellschaft) - Berlin 1930, tourné en version française et allemande (Die Drei von der Tankstelle = Les Trois de la Station d'Essence). Comparez les titres à l'usage des deux peuples concernés et vous verrez que les Français aiment la « fleur bleue » et les Allemands la technique de pointe... Trois ans avant qu'Hitler ne prenne le pouvoir !

Les Chansons-Rengaines qui faisaient souvent le succès du film servaient à masquer la raideur de la mise en scène. Car lors des prises de vue, la caméra était isolée dans une cabine insonorisée et les acteurs astreints à se trouver toujours à proximité des micros. Sur le plan technique et artistique, les derniers films muets leur étaient bien supérieurs mais personne ne s'en rendait compte tant l'enthousiasme était grand. On exhuma sans vergogne tous les « tubes » des opérettes viennoises et parisiennes ainsi que les succès des comédies musicales anglo-saxonnes. Maurice Chevalier qui faisait fureur aux U.S.A. chantait avec la même gouaillerie le « Paris, je t'aime d'amour » de Schertzinger (Parade d'Amour 1930) et la « Veuve Joyeuse » de Lehar (film 1934).

Pour la jeunesse d'alors, c'était « la vie en chantant », chez soi, dehors, dans le train, au travail, à l'école, partout... Le cinéma après avoir libéré l'image de sa fixité venait de donner l'envol à la chanson médiatisée, bientôt relayé en cela par la T.S.F. naissante et les disques demandés. Pas de message à transmettre ! On chantait pour crier sa joie de vivre comme si l'on venait d'émerger d'une profonde nuit. Et tant pis pour les paroles - qui n'étaient souvent que fadaises - on n'y pensait même pas. Après la phrase de départ, ce n'était plus que des « la, la, la, la-la... ! ».

17. LE STOCK AMERICAIN A FAUQUEZ

Des films américains, distribués par la « Crosly » de R. de Silva, occupent ensuite l'écran muet de Fauquez jusqu'au 29.11.1933.

Les U.S.A., convertis au parlant depuis plusieurs années déjà, bradent leur stock de films muets. Autre monde, autre folklore mais qui préfigure notre américanisation future.

Rien retenu des films dramatiques ou d'aventures ! Aucun nom d'acteur ou de réalisateur connus. Je me documentais dans de vieilles revues cinématographiques, cadeau d'un voisin bruxellois (le Film, Cinémonde, Ciné-Miroir, Ciné-Revue) et je me demandais parfois si, à Fauquez, on n'était pas en train de nous servir « que de la série B » ! Heureusement, chaque programme comprenait un excellent « Comique » de 2 à 5 bobines avec des artistes, moins célèbres que Chaplin certes, mais que la T.V. réhabilite aujourd'hui : Harold Lloyd, Buster Keaton, Charlie Chase, Harry Langdon... et les « Gosses », bande d'enfants impayables avec Farina (le petit noir), Fatty (le bouffi) et leur éternelle « caisse à savon » ! Ils étaient de vraies vedettes sans pour cela devoir parler. En leur accolant deux autres films (sans doute invendables), on parvenait encore à placer le tout dans le commerce « muet » européen.

Les films américains, c'étaient aussi les « Westerns » que nous appelions « Cow-boys », aussi indispensables que les « Comiques ». Mais toujours des acteurs inconnus dans des films de modeste facture. Où était le brillant et élégant **Tom Mix** qui enflammait naguère la jeunesse des villes ?

« Tous les garçons rêvent d'être cow-boys et se composent, à cet effet, une âme d'aventurier redresseur de tort. Mais le soir, à la sortie du cinéma, pas

l'ombre d'un « bar à gniole », ni de « saloon with automatical organ » ! Fauquez-City est aux mains des « Tempérants ». On ne s'y attarde pas. Alors, Colt à la ceinture, lasso à la selle, nos cow-boys du dimanche se hâtent d'enfourcher leur pur-sang imaginaire et de galoper à fond de train vers le « Ranch » familial en empruntant le sentier découvert du canal, la prudence les engageant à éviter les chemins encaissés et les haies traîtresses si propices aux embuscades nocturnes. Car il faut toujours craindre qu'en cas d'attaque inopinée, le Shérif et sa bande d'honnêtes citoyens n'arrivent pas à temps pour nous sauver ! Toujours à la dernière seconde ! ».

Le Mordu.

18. ET LE LION RUGIT EN SILENCE

La musique enregistrée a depuis longtemps remplacé l'orchestre. Elle diffuse entre autres nombre de succès anglo-saxons qui nous enchantent : Pagan Love song (Chanson païenne), The Song of Song (Cantique des Cantiques), The wedding of the pinted dol (Mariage de poupée), Halleluyah...

Le 12 novembre 1933, Fauquez inaugure la projection de films muets M.G.M., au « Lion Rugissant » (Métro-Goldwyn-Mayer). Films de qualité qui, eux aussi, ont du mal à trouver acquéreur. Pour nous, c'est une chance car il va nous être donné de voir les tout derniers **« Muets »** tournés à Hollywood (Culver City) entre 1925 et 1930 et projetés, il n'y a guère, en exclusivité au « Caméo » de Bruxelles.

La nouvelle série débutera le lendemain du 11 novembre 1933 par un film de circonstance : « La Grande Parade » (King Vidor 1925), le plus grand film de guerre du « Muet ». Ce n'est pas une épopée guerrière mais la guerre (1914-1918) vue dans sa quotidienneté par les yeux de jeunes soldats américains débarqués en France en 1917. De plus, les scènes de combat sont **sonorisées.** On entend crépiter les mitrailleuses et aboyer les canons (par un système de bruitage assez rudimentaire).

Suivent d'autres films M.G.M. avec Lon Chaney (l'homme aux mille visages), John Gilbert, Joan Crawford... Mais il est patent que nous avons raté la plupart des grands films, jugés peut-être trop inconvenants pour un cinéma familial ou... trop chers à la location !

« Cette année-là, ma *« dringueille »* dominicale passe à 5 Frs et comme j'ai une sœur mariée résidant depuis peu à Tubize, à deux pas des cinémas, j'ai la chance inouïe de pouvoir partager mes loisirs entre Fauquez (muet) et Tubize (parlant). J'y fais la connaissance des plus grandes vedettes : Greta Garbo, Marline Dietrich, Clark Gable, James Cagney, Raimu puis Gabin, Fernandel... Un ami, cafetier-restaurateur, me refile très souvent des tickets d'affiche gratuits.

A la même époque, un professeur d'histoire dynamique nous fait découvrir la toute nouvelle salle du « Métropole », rue Neuve à Bruxelles. Musée d'Histoire, le matin; à midi, dîner à l'« Innovation »; « Métropole », l'après-midi. Une merveille ! Deux ou trois balcons superposés, sièges capitonnés, tapis partout, éclairage indirect, décoration artistique, acoustique parfaite... à en avoir le souffle coupé ! ».

Le Mordu.

C I N E M A

CERCLE PHILANTROPIQUE DU PERSONNEL DES VERRERIES DE FAUQUEZ

SAMEDI: Ier Octobre I932 à 5 ½ h. § DIMANCHE: 2 Octobre I932 à 5 heures
ENTREE: Gratuite pour le personnel § ENTREE : I Fr. pour le personnel
2 Fr. pour les étrangers § 2 Fr. pour les étrangers
L'heure d'entrée sera rigoureusement observée.

P R O G R A M M E

HAROLD LLOYD
le roi des comiques américains
DANS
MARIN MALGRE LUI
Comique hilarant en 5 parties (I ¼ heure de fou rire)

E N T R ' A C T E : IO MINUTES

SERMENT DE HAINE
Beau drame en 6 parties où vous verrez l'Amour plus fort que la Haine.

Pas de grande publicité pour le cinéma privé de Fauquez mais des programmes remis aux ouvriers ou distribués dans les maisons de la cité.

19. EN FEUILLETANT L'AGENDA DU FANA D'CINEMA

4 FEVRIER 1934

Grande nouvelle, on annonce un film parlant à Fauquez : « Grock ou la Vie d'un artiste » (un clown), Monopol Film, séance expérimentale.

Affreuse déception, les dialogues sont inaudibles, le revêtement de verre renvoyant les sons au lieu de les absorber. Spectateurs et organisateurs sont effondrés. Faudra-t-il continuer le « muet » ad vitam aeternam... ou sacrifier la marbrite ? Cornélien !

17 FEVRIER 1934

Le Roi Albert se tue à Marche-les-Dames.

18 FEVRIER 1934

Les films muets M.G.M. reprennent leur cycle normal.

Mais la magie fauquézienne a cessé d'agir au bénéfice de l'attraction tubizienne.

Au « Modern », il y a parfois le dimanche à 1 h 1/2 une matinée enfantine quand le programme ordinaire affiche « Enfants non admis ». J'y assiste de bon cœur quand on projette de vieux succès du « muet », jamais vus à Fauquez : « Quo Vadis » 1913, Doublepatte et Patachon (1920), célèbres comiques danois aujourd'hui détrônés par Laurel et Hardy qui font un foin à la « Boule d'Or »... Ces matinées grouillantes d'enfants parqués au rez-de-chaussée (par prudence, on

ferme le balcon) se déroulent parfois dans un chahut monstre, avec intervention musclée du garde-salle car les films muets d'hier n'ont pas toujours l'heur de plaire aux bons petits diables d'aujourd'hui !

JUILLET 1934...

... Fin du cycle inférieur de l'enseignement moyen.
... Sujet de rédac. : « Quelle profession désirez-vous embrasser ? ».
... Ai l'innocence de choisir « Metteur en scène de cinéma »...
... Le Fossile ne trouve pas ce métier honorable et me le fait bien voir !... Stop...

LUNDI 16 JUILLET 1934

Premier jour des vacances. Un ciné tubizien affiche en soirée **« 42e Rue »,** film de music-hall de Lloyd Bacon (1933), chorégraphie de Busby Berkeley avec Bébé Daniels et Ruby Keeler (Ginger Rogers figure parmi les Girls). Bonne critique dans le « Moustique » du 18.02.1934. A ne pas manquer ! La musique, la danse, j'adore ! Arrivé à l'entrée, catastrophe !

« Enfants non admis », loi du 01.09.1920. Difficile de faire semblant qu'on a l'âge requis quand on porte encore des culottes courtes et un béret alpin sur l'oreille ! Marche à suivre : placer son béret sur le devant en forme de casquette, s'approcher du guichet hors du champ visuel de la caissière (rapport aux genoux), se hausser sur la pointe des pieds et lancer d'une voie résolue :

— Un parterre s.v.p. ?
— Quel âge avez-vous ?
— Seize ans !
— C'est deux francs !
— Merci, mon Dieu !

Toutefois le ton de la question avait été plus formel qu'inquisiteur.

A la sortie, la tête encore toute pleine de mélodies et de danses, je me demandais comment il était possible de voir de si belles choses pour si peu d'argent. Mais ils étaient bien rares nos villageois qui avaient ce privilège !

Au fait, pourquoi les enfants n'y étaient-ils pas admis ? Le cinéaste aurait-il outrepassé le « tolérable » admis par le « Code Hays » de moralité ? Un baiser cinématographique aurait-il excédé les quelques secondes à lui allouées par la censure... ?

17 JUILLET 1934

Décès à Fauquez d'Arthur Brancart, le Patron.

AOUT 1934

Ronquières regorge de villégiateurs. Hôtels, pensions de famille, maisons de campagne font le plein et il fait beau. A la mi-août, la nuit tombe à 8 h d'horloge et les soirées paraissent longues aux jeunes vacanciers qui sont légion.

Le Grand Salon propose alors des films parlants certains jours de semaine : des Mickeys, documentaires, comédies légères ou policiers. A se croire dans une station balnéaire (3 ans avant les Congés Payés réels). Je vais avoir 15 ans et ne suis encore jamais allé à la mer. Mais je n'en fais pas un drame car il y a longtemps qu'j'ai vu tout ça *au cinéma !*

Pour Piano et Chant, 6 fr. Pour Chant seul, 1.50

VILLE D'AMOUR

(Das muss ein Stück vom Himmel sein !)

VALSE CHANTÉE



L'Alliance Cinématographique Européenne

présente LILIAN HARVEY avec HENRY GARAT

dans

LE CONGRÈS S'AMUSE

Une production de ERICH POMMER de la UFA

Réalisée par ERIK CHARELL

Scénario NORBERT FALK et ROBERT LIEBMANN

Dialogue et Couplets Français de

JEAN BOYER

Musique et Adaptation d'Anciennes Mélodies Viennoises

de

R. HEYMANN

Copyright by UFATON VERLAG G.m.b.H. BERLIN
publié par arrangement avec UFATON VERLAG G.m.b.H. BERLIN
propriété exclusive pour France, Belgique, et Colonies, Luxembourg, Monaco et Suisse Française.

enregistré sur Disque Salabert

ÉDITIONS SALABERT . PARIS-BRUXELLES.

VENTE EN GROS : 22, Rue Chauchat, PARIS-9e — 14, Rue de Loxum, BRUXELLES

20. IL PARLE ENFIN MAIS LA SALLE SE DEMANTELE

A Fauquez, pour améliorer l'acoustique de la salle, on enlève les plaques de marbrite du plafond et on les remplace par du carton aggloméré. Résultats encourageants. Pas parfait mais le cinéma parle et on le comprend. Les entrées sont portées à 3 Frs.

1. SAISON D'HIVER 1936-37 « RETOUR DES ENFANTS PRODIGUES ! »

On voit revenir à Fauquez des spectateurs qui l'avaient provisoirement abandonné. Certains Fauquéziens prennent même l'habitude de fréquenter leur cinéma le samedi et les cinés tubiziens le dimanche. Avec le train, pas de problème ! Le cinéma des Verreries toujours un peu rétro donne l'occasion de découvrir les tout premiers films parlant français qui leur avaient échappé : La Guerre des Valses (Fernand Gravey), Bach Millionnaire, la Margoton du Bataillon, Trois de la Marine (Armand Bernard), Les Rivaux de la Piste (Albert Préjean)... et le « Congrès s'amuse » où Henri Garat et Liliane Harvey à nouveau réunis chantent lors d'un long travelling dans la Vienne de 1815 :

Je t'aimerai toujours, toujours
Ville d'amour, ville d'amour...

Paroles (?) de Jean Boyer.

« Puisque vous parlez d'« Amour », je me souviens tout à coup que les cinés périphériques étaient aussi le lieu de rendez-vous des flirteurs du dimanche après-midi venant, en catimini, s'agglutiner à la dernière rangée du balcon. Le plus drôle était de constater que leur tranquillité, leur confort était involontairement assuré par le personnel de surveillance qui traquait sans pitié les gamins trop curieux s'insinuant à l'étage :

« Descendez les gamins ! Votre place est en bas ! Tout devant ! ».

— Mais à Fauquez, grand-père, il n'y avait pas de balcon ! Alors ? Comment ça allait ?

— Bêê... comme pour la « gniole » !
On donnait dans la tempérance, l'abstinence, la bienséance...
Avec les Patrons dans le dos, comment faire autrement ? ».

Le Mordu.



2. ON SE DEBROUILLE !

Durant la guerre 1940-1944, le cinéma de Fauquez ferme ses portes, chaque séance devant comporter obligatoirement des **« Actualités »** concoctées par l'Occupant. Et la direction ne veut pas courir le risque d'un dérapage qui pourrait être nuisible à l'usine et à son personnel. Au « Royal » à Braine-le-Comte, des manifestations hostiles se sont produites dans la salle lors du passage des « Actualités », un 11 novembre si mes souvenirs sont bons.

Durant l'Occupation, les distractions sont rares et les bals interdits. Il reste les cinés et les théâtres assurés par là même d'une fidèle clientèle. A Tubize, le dancing « Le Palace » se transforme en cinéma. Cela en fait trois... mais nos villageois n'ont plus de train pour y aller. Toutefois, sur les grandes lignes au départ de Nivelles, Braine, Tubize..., il est assez facile d'aller passer une journée à Bruxelles et de s'y offrir trois séances de cinéma consécutives (6 h). Attention ! Ne pas oublier d'emporter des tartines !...

Dans une petite rue, face à la Collégiale de Nivelles, le « Tinctoris » a sombré dans le bombardement du Centre Ville, en mai 1940.

A Ronquières, en 1943, des entrepreneurs de spectacles tentent d'installer un cinéma au **Grand Salon.** Ils misent sur la clientèle probable des Fauquéziens privés de leur cinéma. Mais à cette date, les restrictions sévères et les rafles fréquentes incitent les verriers à la prudence et ils se gardent bien de quitter l'abri sécurisant de leur usine.

3. PENIBLEMENT VERS LA « GRANDE BOUFFE » ET LA « SURBOUM »

L'après-guerre ! Difficile reprise du cinéma de Fauquez, le Cercle Philanthropique ne disposant plus du personnel technique adéquat.

M. M. Lisse et Chevalier d'Arquennes proposent alors d'exploiter le cinéma à leur compte tout en assurant la « Caisse de Secours » de leur soutien. Ils utilisent le matériel de projection de l'Usine qui continue à prendre à sa charge le chauffage et l'éclairage. Elle s'engage en outre à recouvrir les murs de « tritex » pour parfaire l'acoustique. Ainsi disparaît le revêtement mural de marbrite, glorieux vestige de la période héroïque.

Les spectacles ont toujours lieu durant la saison d'hiver, mais cette fois toutes les semaines. Durant deux années, on voit défiler sur l'écran, de grands succès internationaux : La Bataille d'Angleterre (1943), La Valse dans l'Ombre (Robert Taylor, 1940), Madame Miniver (Greer Garson, 1942), J'avais 5 fils... sujets souvent inspirés par les récentes hostilités.

L'après-guerre est la grande période du cinéma en salle. On court revoir les films américains, les westerns et certains films français censurés durant l'Occupation.

N.B. : Le cinéma privé de Fauquez n'a jamais fait de « pub ». Pas d'affiches. Après les feuilles polycopiées remises aux ouvriers, il y eut des programmes publiés sporadiquement dans des hebdomadaires régionaux et puis rien que des prospectus glissés sous les portes des maisons de la cité. Il resta donc avant tout le cinéma de l'Usine.

A la périphérie naissent ou naîtront de nouvelles salles :

- **A Braine-le-Comte :**
  - — Le « Nova » en 1951 (Eglise des Dominicains).
  - — Le « Baudouin IV » (Catala) vers 1959.



Une affiche publicitaire du Modern Ciné à Tubize en 1937.

- **A Ecaussinnes :**
  — Le « Casino » en 1948 (Place des Comtes à Lalaing).
- **A Tubize :**
  — Le récent cinéma « Palace » disparaît mais le « Modern » s'aggrandit et s'enjolive.
- **A Nivelles :**
  — Le « Tinctoris » est réapparu rue du Wichet au pied des escaliers montant à la Dodaine. Malchanceux, il périra dans les flammes d'un incendie.
  — L'« Etoile » rue de Soignies (actuel « Athena ») apparaît vers 1956, belle et grande salle bâtie pratiquement sur les ruines du Tinctoris d'avant la guerre.

« Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil ! », l'industrie cinématographique marche du tonnerre.

« La Grande Illusion » !

21. TU TE SOUVIENDRAS DE MOI QUAND TU NE M'AURAS PLUS !

Chanté par Yvette Giraud (1947).

Vers 1948, le cinéma de Fauquez est exploité directement par la Caisse de Secours. On en vient vers 1950 à trois séances par semaine : samedi 20 h, dimanche 15 h 30 et 18 h 30, cette dernière séance qui se termine peu après 21 h, respecte toujours le sommeil de l'ouvrier avant la reprise du travail, comme le souhaitait jadis le Vieux Brancart.

La moralité des films reste la condition « sine qua non » de leur location : Le Chant de Bernadette, La Femme au Voile Bleu, Légitime Défense, Maman (Irène Dunne), Tarzan et la Fontaine Magique, Histoire de Chanter (Luis Mariano, 1947).

Le personnel ? Raoul Delmotte (perpétuel caissier), Georges Dehaene et Fernand Smoos (opérateurs), Maurice et Adrien Hérial (surveillants de salle)... Monsieur Gilbert Brancart, administrateur, directeur du département Verres Plats, assiste à chaque séance avec son épouse et ce jusqu'à sa mort en 1953.

Puis apparaît le « Technicolor » et le « Cinémascope ».

Fauquez possède le plus grand écran de toute la région et connaît un succès envié : Jeanne d'Arc (Ingrid Bergman, 1948), la Tunique (Richard Burton, 1953), Le Pont sur la Rivière Kwai de David Lean (1957) et sa célèbre marche sifflée « Colonel Bogey »...

Les films projetés sont alternativement en « Noir et Blanc » et en « Technicolor ». Chaque semaine, il y a de 450 à 1.200 spectateurs (2 séances pour les films ordinaires, 3 séances pour les superproductions).

Un cinéma concurrent s'ouvre dans une salle à Virginal : le « Cristal Palace ». Il ne se révèle pas viable.

Mais même pour Fauquez, « La Roche Tarpéenne est près du Capitole ! ». L'industrie cinématographique est en crise. La concurrence que lui fait la T.V. va grandissant. Le cinéma en salle a beau offrir la couleur, l'écran panoramique, la stéréophonie, le relief, l'érotisme..., ses jours sont comptés. Au début des Golden Sixties, la T.V. pénètre partout dans les foyers et le cinéma des Verreries doit fermer ses portes. Les salles périphériques en feront autant les unes après les autres. Certaines continueront cahin-caha jusque dans les années 80 : « Royal » à Ecaussinnes, 1984, « Boule d'Or » à Tubize, plus tard encore, après s'être essayé dans les films X. Il ne reste plus aujourd'hui que l'ex-« Etoile » à Nivelles rebaptisée « Athéna » : une salle au rez-de-chaussée et une autre à l'étage aménagée sur l'ancien balcon... Mais voilà - ô surprise - que le **Cinéma d'un jour** renaît tout à coup de ses cendres dans certaines salles communales, Maisons de la Culture ou établissements privés, à l'initiative d'A.S.B.L., Centre Culturels, Cinés Clubs... qui ont évidemment d'autres motivations que nos bons vieux « cinoches » populaires. Films et publics n'y sont plus les mêmes et le débat qui clôture souvent la réunion est là pour nous convaincre que les temps ont changé ! Le cinématographe, domaine de l'image, si décrié à ses débuts, en vient aujourd'hui à réactiver l'expression orale par l'intermédiaire de rhéteurs occasionnels ! Il n'a pas fini de nous surprendre !

22. LE CHOEUR DES LAMENTATIONS

« Mon cœur lassé de tout, même de l'espérance ».

Lamartine.

Durant toutes ces années de décadence, les fanas désemparés perdent le goût de vivre. La T.V., à ses débuts, ne diffuse que des films vieux de 5 ans au moins. Et la tonifiante sortie du week-end leur manque énormément. On hait les dimanches quand on ne sait plus où aller. Les « en voiture » explorent sans joie les salles périphériques encore ouvertes. Ils n'y retrouvent plus leur plaisir d'antan et, pauvres âmes errantes, s'en reviennent alors, résignés, vivre avec leur Télé, le « reste de leur âge ».

Dans les villages, se lève la « nouvelle vague » des **Mordus de la T.V.** - dix fois plus mordus, cent fois plus nombreux - qui submerge tout. Elle atteint les enfants, les femmes au foyer, les pensionnés, les malades, les infirmes, les sans travail, le monde agricole, quasi 24 heures sur 24. En une seule journée, il leur est possible d'ingurgiter plus de spectacles qu'un fana d'autrefois en plus de deux semaines. Et cela sans mettre le nez dehors !

Frères humains qui après nous vivez
N'ayez les cœurs contre nous endurcis,
Car si pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura plus tôt de vous merci.

Villon.

23. EPILOGUE : « L'ADIEU AUX ARMES » E. Hemingway.

Il y a quelques années (1983), notre enragé cinéphile devenu vieux et lassé d'une trop longue complicité avec sa TV domestique, voulut pour un dimanche seulement reprendre le chemin d'une salle de cinéma afin de voir si... ? Pour mettre toutes les chances de son côté, il en choisit une des plus modernes et des plus confortables, tout de plain-pied car les escaliers lui font peur.

A son grand étonnement, il constata qu'il n'y avait pas 20 personnes dans la salle, toutes groupées dans les dernières rangées autrefois monopolisées par les couples d'amoureux. Ceux-ci, plutôt rares et tous très très jeunes, allaient s'engloutir là-bas devant, dans la houle des fauteuils inoccupés.

Au programme, « L'Eté Meurtrier » avec Isabelle Adjani. Première vision en province. Quand l'écran s'anima, notre héros se sentit mal à l'aise. L'image démesurément agressive, la sono par trop assourdissante et le vocabulaire argotique inaccessible aux non « branchés » l'indisposèrent grandement. Et pas moyen de « zaper » tout ça ! Il cessa bientôt de lutter et, l'obscurité aidant, il s'endormit comme un enfant... malgré Mademoiselle Adjani qui faisait tout ce qu'elle pouvait pour le tenir éveillé et nonobstant son épouse qui, de temps en temps, lui secouait le bras pour qu'il ne ronfle pas.

La séance terminée, il alla reprendre sa voiture au parking, les yeux encore tout embués de sommeil. Il mit un long temps avant de démarrer. Il pensait à son père et regrettait qu'il ne soit plus là pour le ramener **sur son dos !**

Gaston NEUKERMANS.

BIBLIOGRAPHIE

1. Nouvelles méthodes et Organisation du Travail appliquées aux Verreries de Fauquez - Arthur Brancart.
2. Olivier Lemesre « Les Verreries de Fauquez », 1981.
3. Cahiers, agendas et documentation d'un passionné anonyme.
4. Encyclopédies du Cinéma : « Alpha » et « Atlas ».
5. Univers des images animées - Charles Ford.
6. Presse Régionale : Semaine Brainoise, Hainaut-Brabant, Feuilles d'annonces, Courrier de la Région et la « Sennette ».
7. Recensements de 1856 et 1881 (H. Tarlier) provenant de la bibliothèque de Charles Heyblom.

Avec la collaboration éclairée de M. M. Raoul Delmotte et Abel Gréer et les précieux souvenirs de Madame Eva Dehoux-Sirjacq et de M. et Mme Jules Pieret.

Merci à tous.

MEMBRES DE SOUTIEN (suite de la page 3)

Madame Paul LAMBEAU, Ittre
Monsieur Robert LAPEIRRE, Braine-le-Comte
Monsieur et Madame Raoul LEKIME, Ittre
Monsieur et Madame Joseph LOBET, Ittre
Monsieur Willy MAELSTAF, Coxyde
Monsieur et Madame Pol MAES, Alsemberg
Monsieur Jean MALENGREAUX, Tubize
Monsieur et Madame Robert MARIN, Ittre
Monsieur Jean-Pierre NECHELPUT, Rebecq-Rognon
Monsieur et Madame André PIERLOT, Virton
Monsieur et Madame Jean PIERRE, Braine-le-Comte
Monsieur et Madame Michel PILETTE, Ittre
Monsieur Remi PONCIN, Braine-le-Château
Monsieur et Madame Denis POULAINT, Virginal
Monsieur et Madame Norbert POULAINT, Ittre
Madame Berthe QUERTENMONT, Bruxelles
Monsieur Lucien QUERTENMONT, Bruxelles
Monsieur Léon REMY, Virginal
Madame Emilie SEUTIN, Braine-l'Alleud
Monsieur Louis STENUIT, Braine-le-Château
Monsieur et Madame Joseph TAMIGNIAU, Ittre
Monsieur René TOSSENS, Ittre
Madame Marthe VANDERPLANCK, Ittre
Monsieur Marcel VANDOREN, Rochefort
Monsieur Arthur VAN HEMELRYCK, Tubize
Monsieur Armand VANLANDEN, Ittre
Monsieur Philippe VOGELEER, Nivelles
Monsieur et Madame Grégoire WARGNY, Waterloo
Madame Renita WAROUX, Braine-le-Château
Monsieur et Madame Raoul WASTERSAEGHEN, Ittre


This is the great picture upon which the famous comedian has worked a whole year.
6 reels of Joy.
Charles Chaplin
IN
"THE KID"
Written and directed by Charles Chaplin
A First National Attraction